

Un euro investi dans la nature peut rapporter jusqu'à 51 euros

Biodiversité Des scientifiques ont analysé les bénéfices financiers de la restauration de la nature au plateau des Tailles en Ardenne.

Reportage Sophie Devillers

Jusque dans les années 2000, tout ce que vous voyiez ici autour de nous, à la place de la végétation vert clair, c'était essentiellement des résineux, des épicéas, plantés en ligne. Je me souviens qu'il y avait des difficultés de production: des peuplements qui ne grossissaient pas, des hauteurs qui ne poussaient pas, de la mortalité, des chablis (chutes d'arbres) importants lors des tempêtes", décrit le biologiste Marc Dufrêne, professeur à l'ULiège et, à l'époque, scientifique à la Région wallonne. "On s'est dit: tous ces résineux qui ne poussent pas, car ils sont sur des sols très humides, on va en faire autre chose. Notre objectif à l'époque a été de recréer des habitats anciens qui existaient avec les tourbières hautes, extrêmement rares."

Courageux Ardennais

Ici, à 650 mètres d'altitude, sur le haut plateau des Tailles entre Manhay et La Roche, dans le massif ardennais belge, le sol est, en effet, constitué naturellement de tourbe – de la mousse ou sphaigne "morte" qui s'accumule sur deux à trois mètres – et extrêmement humide. Les épicéas, plantés massivement en Ardenne à partir du XIX^e siècle, certes, aiment l'eau, mais à dose raisonnable. Lorsque ces résineux ont commencé à être implantés ici, le terrain a donc dû être asséché.

"Les Ardennais étaient des gens courageux, reprend Marc Dufrêne. Pour aménager ces drains, destinés à expulser l'eau, ils creusaient dans la tourbe, prenaient la terre et la remettaient pour former une bosse. Puis ils plantaient les épicéas sur la bosse. On a donc un drain tous les deux mètres. Cela fait des centaines de kilomètres de drains..." Dans le cadre du projet de restauration Life, financé largement par la Commission européenne et que Marc Dufrêne a piloté, les épicéas ont été mis à blanc et les drains rebouchés.

La patte des castors

Désormais, les promeneurs ont sous leurs yeux une zone largement dégagée, où poussent genêts, bruyères et autres arbustes fleuris, ponctués de points d'eau. Le chemin débouche d'ailleurs rapidement sur un étang de belle taille: la "patte" des castors, qui ont décidé d'installer leur hutte et leur barrage à cet endroit, inondant de ce fait le sentier, et faisant aussi la joie des oiseaux qui s'y ébattent à qui mieux mieux. "Il y a plein de zones humides autour de vous, que vous ne voyez pas et qui ont été renforcées par tous les travaux des castors. Ils nous ont très fort aidés", ajoute le biologiste.

Au total, le projet Life, entre 2006 et 2010, a permis de restaurer sur le plateau 600 hectares de milieux tourbeux et 150 hectares de forêt de feuillus, des habitats de grand intérêt biologique. En tout, ce sont 7 millions d'euros qui ont été investis, y compris les frais de gestion annuels.

Pour 18 millions de bénéfices, selon une étude réalisée par l'ULiège (dont Marc Dufrêne) et Vito, l'institut flamand de la recherche technologique, à la demande des ONG WWF, Natagora et Natuurpunt. Les bénéfices nets s'élèvent à 11 millions d'euros sur 100 ans: un rendement social de 25 % par an en moyenne.

"Chaque euro investi en rapporte 25. On rentre dans nos frais au bout de 11 ans. Cela s'explique par la série de bénéfices fournis par la nature", note Laurence Drèze, chargée de politique biodiversité au WWF.

Régulation du climat

Parmi ces "services écosystémiques" monétisables (lire ci-contre), le plateau des Tailles offre en particulier une forte plus-value en termes de stockage du carbone. La tourbe résulte en effet de l'accumulation de la végétation morte qui ne peut se dégrader. Au terme des 20 premières années qui suivent la restauration, le processus de stockage se met progressivement en place avec une séquestration de carbone par le terrain estimé à environ 170 tonnes par an.

Avant la restauration, la zone émettait plus de 320 tonnes par an en raison du drainage et de la perturbation du sol par l'exploitation forestière. Cette différence de plus de 490 tonnes de carbone par an équivaut aux émissions de 10 millions de kilomètres parcourus en voiture. La tourbière a aussi la capacité de stocker l'eau sur une longue période et de contribuer par exemple à l'humidité de l'air en cas de sécheresse, comme actuellement.

"La nature restaurée est extrêmement généreuse"

"Avec cette restauration, la qualité de l'eau est aussi augmentée, puisqu'une filtration de l'azote va s'opérer. Sur la base de modèles et de la littérature scientifique, il a été calculé que cela équivalait à 20 400 euros annuels de bénéfice, reprend Laurence Drèze. Puis, en termes de loisirs, la zone est devenue plus attrayante pour les touristes, notamment via la construction d'une tour d'observation. Ce qui génère un revenu pour l'Horeca et le secteur touristique locaux. De manière générale, l'étude montre aussi que les bénéfices pour la santé (moins de maladies mentales et cardiovasculaires) sont importants. Moins pour le plateau des Tailles, car peu de gens habitent autour. En revanche, les deux cas flamands, le Demerbroeken et le Kastanjebos, sont des zones plus densément peuplées et la population à 1 km à la ronde des zones retire des bénéfices importants pour sa santé. Ce que l'étude montre en définitive, c'est qu'en restaurant la nature, on aura un retour, même d'un point de vue financier. Ce n'est pas toujours un retour direct pour l'investisseur, mais cela permet en tout cas de faire des économies au niveau du secteur public, que ce soit pour la santé ou la gestion de la crise climatique ou de la qualité de l'eau. On voit que la nature est extrêmement généreuse une fois qu'elle est restaurée."

Aussi en Flandre

Chacun son atout

L'analyse menée par le Vito et l'ULiège montre qu'en fonction des projets de restauration étudiés, un euro investi rapporte de 8 euros (Demerbroeken à Scherpenheuvel-Zichem) à 25 euros (au plateau des Tailles), et même jusqu'à 51 euros (Kastanjebos à Herent). Quel est alors le type de zone le plus "rentable" à restaurer? "Les bénéfices varient d'une zone à l'autre, répond Laurence Drèze (WWF). Au plateau des Tailles, la valeur de captation du CO₂ est très importante, mais par contre, il n'y a pas de plus-value pour les inondations (cette zone humide est comme une baignoire quasi saturée en permanence, NdLR). Alors que le Demerbroeken a une énorme valeur pour les inondations: 19 millions par an. Mais par contre, le carbone y est moindre (300 tonnes contre 400)." Au Demerbroeken, le paysage restauré (forêts, prairies fleuries, broussailles...) permet en effet de protéger les zones résidentielles situées le long du Démer contre le débordement des cours d'eau en cas d'orages. La présence d'une zone verte élève aussi les prix de l'immobilier de 10%. Le projet au Kastanjebos vise, quant à lui, à restaurer les prairies de fauche et les aulnaies-chênaies humides. Les bénéfices sont principalement issus du tourisme, de la santé, de la rétention d'eau et de la capture du carbone. Les investissements sont assez réduits: 500 000 euros pour un bénéfice de 3 millions. **So. De.**

1

an pour la biodiversité

La Belgique a un an pour soumettre son plan de restauration de la nature à la Commission européenne.



SOPHIE DEVILLERS

Le biologiste Marc Dufrêne a présenté à la ministre Anne-Catherine Dalcq les résultats d'une étude calculant le bénéfice suite à la restauration du plateau des Tailles, en Ardenne.

“Quand je parle d'un papillon à protéger, tout le monde s'en fout ; quand je parle de rentabilité de la nature, là je suis écouté”

Pourquoi avoir commandé cette étude? On sait malheureusement qu'en Wallonie comme en Belgique, la majorité de nos habitats naturels sont en mauvais état de conservation”, constate Laurence Drèze, chargée de la politique biodiversité au WWF. “Le problème est qu'on perd alors toute une série de bénéfices, de services, comme la captation du carbone, la rétention de l'eau (donc la protection des inondations et des sécheresses), la santé... Et bien sûr aussi une perte de biodiversité. On sait donc que l'on va devoir restaurer la nature pour récupérer ces bénéfices. Et également parce que nous avons une loi européenne sur la restauration de la nature qui nous le demande. La question était donc: lorsqu'on investit dans la nature, est-ce que cela rapporte aussi et, si oui, dans quel ordre de grandeur?”

Des chiffres sur la nature

Dans cette analyse, les bienfaits de la nature que l'on peut mesurer et quantifier en euros ont été comparés avec les investissements réalisés pour la restauration de cette nature, selon le modèle bien établi des études réalisées par exemple lors de la construction d'infrastructures de mobilité, qui comprennent aussi l'effet sur la sécurité routière ou la congestion. “Nous avons analysé les bénéfices sur lesquels on peut mettre une valeur monétaire, même s'il existe une autre série de valeurs de la nature, comme le fait de faire partie de l'identité des gens ou la connexion entre les personnes ou même sa

valeur intrinsèque. Mais l'idée était de pouvoir mettre des chiffres sur la nature, reprend Laurence Drèze. Nous avons choisi trois cas, deux en Flandre et un en Wallonie, sur lesquels il existait beaucoup de données d'investissements. Le résultat intéressant, c'est que, chaque fois, le retour sur investissement a été largement positif.”

Mais ce n'est toutefois pas le “degré de rentabilité” qui doit justifier le choix d'une zone à restaurer, explique en substance la ministre wallonne de la Nature, Anne-Catherine Dalcq (MR), qui a assisté à la présentation des résultats sur le terrain. L'idée est plutôt de partir des espèces qui doivent être protégées: “Restaurer la nature, cela veut dire trouver toutes les surfaces de référence nécessaires pour que toutes les espèces puissent réaugmenter, se stabiliser, avoir des statuts de conservation favorables. L'idée est de se dire: on a des espèces dont les populations sont en déclin, et ce déclin doit être enrayer. Il faut restaurer des habitats qui leur sont nécessaires et qui leur permettront de se maintenir. On va donc faire ce travail de suivi d'espèces et regarder les surfaces qui sont nécessaires pour qu'elles puissent ne plus décliner, identifier davantage d'habitats nécessaires pour avoir une nature en bonne santé. Ensuite, il y a plein d'impacts positifs qui ressortent de la restauration de toute façon, qui en plus

ont pu ici être évalués. Ce projet-ci, magnifiquement mené et de grande ampleur, avec une grande biodiversité qui est revenue, fait partie de toute cette stratégie de restauration de la nature que nous devons mener.”

Le nacré de la canneberge se porte bien

Marc Dufrêne confirme la nécessité de se baser d'abord sur les espèces pour le choix d'une restauration. Mais calculer les services écosystémiques a un grand avantage, même si c'est techniquement compliqué: “Lorsque je faisais les projets Life, j'allais voir les communes. Quand je leur parle du nacré de la canneberge, les papillons qui vivent sur la canneberge des tourbières, tout le monde s'en fout. Mais quand je leur parlais rentabilité forestière, tourisme, gestion de l'eau, qualité de l'eau et compagnie, là j'étais écouté. Donc j'ai appris à vendre la même chose – enfin, à faire la même chose – avec un langage

tout à fait différent. Un langage de service. Et, à la fin, dans mes exposés, j'expliquais: ‘Ah oui, en fait c'est payé pour protéger le papillon, c'est cela qui va financer ces travaux-là’... Calculer les services écosystémiques, cela permet d'avoir des arguments économiques pour montrer que ce n'est pas de l'argent qu'on jette par la fenêtre. Et le papillon? Il va super bien!”

So. De.

“À chaque fois, le retour sur investissement a été largement positif.”

Laurence Drèze
Chargée de la politique biodiversité au WWF